

LE MUR GREC

NICOLAS VERDAN

"Un tableau très noir, précis, incarné." TÉLÉRAMA



Né d'un père suisse et d'une mère grecque, Nicolas Verdan est journaliste et auteur. Il s'inspire de ses enquêtes sur la situation politique en Grèce pour ses polars. Pour *Le Mur grec*, il a rencontré la police grecque, des agents de Frontex, des migrants et des prostituées.

Le mur grec

NICOLAS VERDAN

Le mur grec



© Bernard Campiche Éditeur, Sainte-Croix,
Suisse pour l'édition originale

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Fréquemment en voyage, j'ai été en péril sur les fleuves,
en péril de la part des brigands, en péril de la part
de ceux de ma nation, en péril de la part des païens,
en péril dans les villes, en péril dans les déserts,
en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères.*

2 Corinthiens 11 : 26

Prologue

En temps ordinaire, il aurait passé son chemin, ignorant l'enseigne lumineuse suspendue dans le ciel sans lune du fleuve. Mais à cette heure-ci de sa nuit profonde, la découverte insoupçonnée du mot Éros agit en lui comme un signal. C'est ici que le colonel lui a donné rendez-vous. Il coupe le moteur et range sa voiture de location sur le bas-côté. La voiture qui le suit depuis une vingtaine de minutes a fait halte également. Mais il n'y prend pas garde. Seul, plus que jamais, lui ne voit que ces lettres roses, comme une invitation à épeler une formule malheureuse, quitte à en perdre le sens. À l'instant, il ne sait plus ce qu'il est venu faire en bordure de la route nationale, dans ce bordel, sur la frontière de l'espace Schengen. Au lieu de parler du mur, ne pourrait-il pas trouver un corps semblable à celui de Christina ? Son visage à elle, non, il ne le reconnaîtrait pas. Mais son odeur peut-être ? « Rien que l'odeur d'une femme, un parfum, juste un parfum, s'il vous plaît, veuillez je vous prie me dire s'il n'y aurait pas ici, chez vous, en rase campagne, à la frontière de l'Europe, une femme qui porte Woman de Rykiel ? Qui sait,

une femme, ici, sur la route du nord ? Je voudrais une femme formée comme elle, la pesanteur de Christina, quelque chose en elle qui tient toujours debout, l'attraction terrestre de Christina, toujours debout mais renversée en arrière, la chute du corps de Christina, une chair en masse et dans laquelle s'épandre. »

Par où l'entrée ? Côté fleuve, le bordel présente une façade noire, sans fenêtre. Longeant le bâtiment par la droite, il découvre un parking désert. L'entrée se dissimulerait-elle à l'ouest de la bâtisse ? Soudain pressé de pénétrer dans l'Éros, il revient sur ses pas et fait le tour du bordel en sens inverse, sans apercevoir le couloir extérieur conduisant à la porte. C'est alors qu'il sent sur son front une caresse glaciale, la passe rapide d'un grand froid qui l'empêche de respirer et qui le fait trébucher. Suffoquant dans une odeur de lessive, il lui faut quelques secondes pour comprendre qu'il s'est pris dans de grands draps mouillés suspendus. Une fois débarrassé de la marque humide du bordel, il tente de se relever, mais son genou gauche ne suit pas. Une lumière a dû s'allumer, il a dû faire du bruit, en tout cas maintenant la terrasse est éclairée, il peut se voir claudiquer sur le sol cimenté où s'enroulent les draps froissés, maculés.

Fixée au mur, une lampe est allumée, quelqu'un a allumé la lumière, quelqu'un vient, elle vient, une femme, elle marche sur lui, son regard à elle lui passe au travers et c'est pourquoi il ne la voit pas tout à fait venir, il n'aperçoit d'abord que ses yeux écarquillés et c'est lui-même qu'il aperçoit dedans, il se voit debout dans son champ de vision, et c'est alors qu'il découvre la hache dans

la main de la femme, et c'est alors, le visage de la nouvelle venue se rapprochant du sien, c'est alors qu'il se voit plus précisément dans son regard à elle et qu'il prend soudain la mesure de sa position à lui : un obstacle, il forme un obstacle grandissant, une gêne dans l'œil voilé de noir de la jeune femme, un obstacle qu'il s'agit d'écarter pour que le regard porte plus loin, vers son point de fuite, et c'est ainsi, soudain, que lui vient la pensée qu'il lui faut s'écarter, se baisser, éviter, parer, esquiver.

Mais la hache est déjà en l'air, dans cette position suspendue, d'autant plus menaçante que son poids pèse sur les épaules de la jeune femme qui n'a d'autre choix que de libérer toute la violence du coup à l'instant encore contenue dans les muscles de ses bras levés.

Durant la seconde qui suit, seul un « Non ! » monte à ses lèvres. Quelque chose apparaît alors dans son dos, comme une autre présence dans le regard de la jeune femme, très jeune pour autant peut-il en juger à la fraction de seconde où elle abat sa lame et qu'il hurle en grec : « Non ! Non ! »

Quelqu'un, homme ou femme ? Quelqu'un pense : « Le silence tombe sur la frontière, où seul maintenant coule à gros bouillons le fleuve Evros. »

Épisode I

On dirait une vague, elle monte, elle descend, la rue, elle monte encore, elle se soulève, elle retombe. Cette houle donne la mesure du quartier, avec ses crêtes et ses creux, ses faux plats. Une rue qui s'avance dans la ville, deux heures après minuit, quand commence l'histoire, sur une colline habitée, une fois, dans la nuit du 21 au 22 décembre 2010, rue Irakleous, à Neos Kosmos, Athènes, Grèce.

« À quoi ressemble une tête coupée ? » Agent Evangelos s'interroge.

Agent Evangelos est dans la rue, il fait face au Batman, un bar que tout condamne : la phosphorescence verte de son enseigne, son débit d'alcool bon marché, ses habitués, qui participent tous de la fin d'un monde, attachés aux chansons d'avant-hier, leur jeunesse épinglée au mur, la photo de Theodorakis, une vue de l'Acropole prise depuis la terrasse du Galaxy, un autre bar, au douzième étage du Hilton, les tons passés des étés grecs sur les publicités des années soixante-dix et le soleil, jaune et rond, sur les affiches d'Olympic Airways. Tous les soirs, à Athènes, la clientèle du

Batman, à faire comme si de rien n'était, en dépit de ce qui vient à disparaître, de tout ce qui attend, la menace, là, derrière la vitre du bar, dans cette rue où se tient Agent Evangelos, qui ne sait plus ce qu'il doit faire, maintenant.

S'il n'y avait pas eu ce coup de fil, cette conversation avec son collègue, la faute à cette tête coupée, le récit aurait été tout autre, il n'aurait pas pris cette forme, impossible à raconter, sans queue ni tête, tiens ! Il aurait bu encore un verre, les yeux clos, en écoutant chanter Kazantzidis ; et s'il avait attendu encore un peu, il se serait retrouvé en compagnie d'Irina, la patronne du seul club de jazz digne de ce nom dans la métropole.

Irina, quand elle est là, fait son apparition au Batman vers 1 h 30, avec pour escorte quelques musiciens, une employée, son barman, un cortège de fidèles aspirés dans son bouillonnant sillage de ferry pour les îles. Pour rien au monde elle ne manquerait un *after*, comme elle dit en roulant le *r*.

Agent Evangelos aime bien Irina, ses rondeurs, l'énormité de ses répliques, sa tendresse inépuisable, son amour à profusion pour le genre masculin, cette générosité d'être qui transforme sa lourdeur en distinction. Mais c'est une autre histoire, elle aurait eu pour cadre le Batman, et Agent Evangelos va quitter l'endroit dans un instant. Agent Evangelos y retourne, il a laissé sa veste sur un crochet sous le comptoir, il paie sa note, il s'en va.

« À quoi ça ressemble, une tête détachée du corps ? » se demande-t-il. Il y a eu ce téléphone, il lui faut partir sans plus attendre.

À quelques minutes près, Agent Evangelos aurait pu croiser Irina. Ce bruit de moteur qui enfle, c'est elle, et d'un doigt elle fait tourner le 4 × 4 qui vient s'immobiliser devant le Batman. Sur le siège arrière, les passagers regardent dehors, tous ont vu la même chose, les images de la ville, le message brouillé des rues, les tags muets sur le film des murs, le poids des stores baissés, les lueurs verdâtres de la jungle des balcons, la chandelle morte des oranges écrasées sur les trottoirs, ils ont pu tout voir passer, mais du trajet, tout au long, ils n'ont rien dit.

Athènes est leur capitale, et pourtant ils ne sont pas d'ici. Ils ont la nationalité grecque, leurs patronymes sont turcs. Sur scène, ce soir, ils ont chanté dans les deux langues, celle de leur origine et celle de leur passeport. En langage administratif, ils font partie de la minorité turque de Thrace. Des mots tamponnés officiels pour dire qu'ils sont des étrangers dans leur propre pays. Face au mur, seule leur musique sonne juste et le public l'a fait savoir. Un tonnerre d'applaudissements, sincères, autrement dit une manière polie de cacher l'appréhension devant ces Grecs qui n'en sont pas tout à fait.

Quand Irina pousse la porte du Batman, Agent Evangelos est déjà dans sa voiture. Il a pris la première à droite, un toboggan à sens unique entraînant dans sa chute les immeubles de Neos Kosmos qui viennent buter sur les glissières de sécurité de l'avenue Kallirois. Au carrefour, les feux de circulation tremblotent et laissent aller.

Montant vers le centre-ville, catapultés, les taxis mitraillent de leurs feux croisés la muraille

de l'ancienne brasserie Fix. Promise à un avenir culturel qui se fait attendre, l'usine désaffectée est censée toujours accueillir le musée d'art contemporain. Athènes n'a plus d'euros et ce mastodonte de béton gît à l'abandon, cerné par le trafic.

De l'autre côté, avec ses multivoies reliant la ville à la côte maritime, c'est l'avenue Syngrou, flanquée de grands hôtels de verre et d'acier et bordée de boîtes à striptease. Direction Phaliro, tout éclairé, comme le ferry de nuit pour la Crète, Le Pirée-La Canée, douze heures de mer, arrivée signalée au petit matin, un coup de sirène dans la torpeur en demi-teinte des eucalyptus et des pins transpirants, au bout du quai un camion citerne les pneus crevés, ce même chien qui fouille les restes épars d'un chargement renversé de tomates, douze heures après le départ du ferry de nuit pour la Crète, sur le point de fermer les cales, quand surgit un camion semi-remorque rugissant derrière un entrepôt, moins une et déjà les hélices du bateau qui remuent la vase du bassin E3.

Avenue Syngrou, une autoroute en pleine ville, filant vers la mer. Sur la droite, on dirait le ferry de nuit pour la Crète, tout éclairé c'est le siège de la Nouvelle Démocratie, un paquebot ingouvernable. Dans le hall grandiose, affalé, un gardien n'a plus d'yeux pour l'écran géant où défile en boucle une armée menaçante d'hommes en costume-cravate, serrant des mains sur les chantiers triomphants de la Grèce vendue, pan par pan, aux capitaux chinois et émiratis, pan par pan, l'Union européenne à la traîne, loin derrière avec ses Siemens, Casinos, Champions.

Suit le trou noir d'un immeuble en construction depuis longtemps, puis le gouffre sans fin d'espaces bureaux toujours à louer dans les étages inquiétants de surfaces commerciales aux vitrines opaques.

L'accès à Kallirois semble enfin possible, quand le visage d'un Pakistanais apparaît derrière le pare-brise. Agent Evangelos sursaute. D'un geste de la main, il prie le laveur de vitres de dégager avant de lancer sa voiture dans l'avenue pour traverser sur Syngrou. En général, il leur donne quelques pièces, mais ce soir, sans trop savoir pourquoi, il aurait pu casser la gueule au type avec son seau et son éponge.

Agent Evangelos s'entend conduire, ses mouvements résonnent en lui, le bruit extérieur s'est glissé dedans, il bourdonne dans les tempes. La fatigue lui tombe dessus, d'un seul coup. Tout à l'heure, il sera dans l'avion pour Alexandroupolis, le grand virage sur l'Attique, la mer qui remplit le hublot, l'île de Kéa à l'horizon renversé – serait-ce l'Eubée, cette forêt d'éoliennes ? Skiathos devant, le golfe de Volos tout en bas, avec les tavernes de poissons, la nappe avec une carte grossière de la Grèce, imprimée en bleu, le vin de Macédoine dans le pichet en cuivre, un courant d'air marin qui vide les cendriers, toute la Grèce, les vergers du mont Pélion, Aegean Airlines, siège 14D, compagnie privée, 145 64 Athènes, Kifissia, 31, rue Viltanioti, vingt-neuf appareils, dont vingt-deux Airbus A320, quatre Airbus A321, trois Airbus A319, valeur d'action en hausse, vient d'inaugurer une nouvelle ligne vers l'Azerbaïdjan, vitesse de

croisière, l'avion survole un pays de montagnes et d'îles, la descente a commencé.

Dessus Samothrace en vol plané, un rocher surgit de l'Égée, cette paroi abrupte, à la verticale un vertige qui monte, une plage à pic, marquée par un trait d'écume grasse, une bande de jarretelle blanche cousue à la terre ferme, mais c'est la mer à nouveau, comme si la côte de Thrace ne devait pas se profiler.

Ne devrait-il pas déjà voir le delta de l'Evros ? Agent Evangelos verra bien, demain. Il se sait attendu sur le rivage. Il ignore à quoi ressemble le responsable de l'unité régionale du Service national de renseignements qui l'attend sur le parking de l'aéroport Démocrite.

Les yeux lui piquent, trop chaud dans la voiture, Agent Evangelos ouvre la fenêtre. Pourquoi l'a-t-il fermée ? Le Pakistanais, c'est vrai, il avait un drôle d'air, Agent Evangelos n'a pas aimé son regard.

« À quoi ça ressemble, une tête coupée ? » s'interroge-t-il. Il entend encore son collègue qui lui disait au téléphone : « Ils ont trouvé un mort.

— Oui, je sais, vous me l'avez déjà dit, mais, des morts, ils en ont chaque semaine dans la région d'Evros, alors j'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi vous m'appellez à cette heure-ci pour m'annoncer ça ?

— Celui-là, c'est un mort pour nous. »

Sur le moment il paraissait fâché : « C'est une plaisanterie ou quoi ? Depuis quand nous allons repêcher les cadavres aux frontières ? Les clandestins qui meurent en tentant le passage du fleuve, il y en a bientôt un par semaine.

— Oui, mais la police d'Orestiada dit que ce mort-là n'est pas comme les autres. »

Silence. Et la question ne pouvait que fuser :
« Qu'est-ce qu'il a de particulier, celui-là ? »

— Ils n'ont trouvé que sa tête. »

Agent Evangelos a prié son collègue de répéter, tant la musique était forte. Dans tout Athènes, il n'y a pas un bar qui ressemble au Batman. Ici, il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis des mois : une atmosphère d'avant la crise. Le bar se résume à un étroit goulet à haut plafond, forçant la promiscuité et qui constitue un maquis idéal pour les résistants, comme lui, à la première mesure d'austérité imposée aux Grecs par Bruxelles : l'interdiction générale de fumer dans les établissements publics.

Dans le Batman enfumé, l'air de liberté se respire à noirs poumons. Agent Evangelos ne fume plus. Mais son grand-père était commerçant de tabac à Smyrne et il l'entend encore lui raconter, entre deux quintes de toux, comment il enfonçait le poing dans des balles de tabac macédonien, avant de renifler son poignet et de désigner du doigt la sorte qui lui convenait.

Quand Agent Evangelos est sorti du Batman, il a regretté de ne pas avoir pris sa veste. Un vent froid, chargé d'humidité marine, a fait trembler sa voix quand il a demandé à son collègue de reprendre tout à zéro.

« La police d'Orestiada a trouvé une tête, vous dites ? »

— Oui, sur les rives de l'Evros, près des marécages.

— Une tête, toute seule ? Et le reste, le corps ?

— Rien, monsieur. Juste une tête, à Orestiada, près du fleuve.

— Mais qui l'a trouvée ?

— Une patrouille de Frontex.

— Quel genre de patrouille, exactement ?

— Vous savez bien, les gardes-frontières de l'agence européenne chargée de la surveillance des frontières...

— J'ai bien compris, mais qui c'était ? À quelle police ils appartiennent ? Des Français, des Hollandais ?

— Non, non, des Finlandais, je crois. Ils faisaient une ronde avec leur berger allemand quand le chien s'est soudain excité. »

Jusqu'à la création de l'espace Schengen, en 1997, le contrôle des frontières, c'était l'affaire des États. En 2004, l'année des Jeux olympiques en Grèce, tout a changé. « La faute à ce foutu traité d'Amsterdam qui a permis la libre circulation des ressortissants des États membres », se répète souvent Agent Evangelos, qui doute de l'efficacité de la coopération policière et judiciaire en ce qui concerne la lutte contre l'immigration clandestine.

« On n'a pas déjà un agent en Thrace pour enquêter sur place ? demande Agent Evangelos.

— Oui, il loge ce soir à Orestiada.

— Et, si je comprends bien, sa présence ne suffit pas ?

— En fait, comme je vous disais, monsieur, ce n'est pas un mort comme les autres.

— Venez-en aux faits, bon Dieu !

— La tête, le type, enfin la tête, le mort, eh bien ce n'est pas un migrant.

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire par-là ?

— C'est le brigadier-chef d'Orestiada qui l'affirme.
— Qui affirme quoi ? Soyez plus clair, bon Dieu !
— Il dit que ce n'est pas un clandestin et que cette mort est suspecte.

— Bien entendu qu'elle est suspecte ! Et qu'est-ce qui lui permet d'affirmer que ce n'est pas un clandestin ?

— C'est parce qu'elle ressemble à un Occidental.

— Elle ?

— La tête, monsieur.

— Et à quoi ça ressemble une tête d'Occidental, d'après vous ?

— À un Européen, à un Grec, je ne sais pas, moi. Notre agent sur place partage cet avis.

— Parce que tu trouves que t'as l'air d'un Occidental, toi ? Et moi, t'as déjà vu mes sourcils, ma peau mate ? Un Européen ! Quoi encore ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais à Orestiada ils disent que cette affaire les dépasse, ils disent que c'est pour Athènes. C'est pour nous. »

Agent Evangelos sait que son collègue a raison. Une décapitation dans une zone militaire, à la frontière gréco-turque, il en faudrait moins pour alerter la troisième direction du Service national de renseignements, en charge du contre-espionnage, de la lutte antiterroriste et du crime organisé. Et cette histoire de faciès n'y change rien. Clandestine ou pas, cette tête promet d'empoisonner le dossier des frontières. Déjà qu'Athènes est accusée de ne pas faire son boulot dans le delta d'Evros. Combien sont-ils à franchir le fleuve, tous les jours ? Deux cents, trois cents clandestins ?

Plusieurs pays européens, comme la France, accusent la Grèce de laisser passer trop de migrants le long de sa frontière avec la Turquie. Le président Nicolas Sarkozy a même dit qu'un pays qui avait des difficultés à contrôler ses frontières devrait être exclu de l'espace Schengen.

Une tête coupée. Il faudra chercher le corps. Le contraire eut été plus difficile, bien entendu.

Mais Agent Evangelos devra faire avec la fatigue, nouvelle venue, avec cette tendance à tout relativiser, ce besoin de remettre les choses à plus tard.

Dans trois ans, c'est vrai, il rend son badge. Retraite bien méritée, comme on disait quand on était sûr de la toucher. Aujourd'hui, avec la crise...

La crise, voilà bien un mot qu'Agent Evangelos a de la peine à prononcer. La crise de la dette ? Des mots qui n'expliquent pas comment la Grèce en est arrivée là. En 2007, les oracles du Fonds monétaire international ne disaient-ils pas que l'économie hellénique avait « réalisé des progrès remarquables » ? Evangelos entend encore le premier patron de la Banque centrale européenne, Wim quelque chose... Oui, Wim Duisenberg. N'avait-il pas dit au début des années deux mille que la performance économique grecque était « admirable et remarquable » ? Tout juste si on ne citait pas la Grèce en modèle de croissance. « Et voici qu'un matin d'octobre, on s'est réveillé avec la gueule de bois » se rappelle-t-il. Agent Evangelos entend encore la voix de Georges Papandréou quand il annonce aux Grecs que la droite a triché. En réalité, dit-il, notre pays est plus endetté que ce qu'on vous a dit. La suite, tout le monde ici la

connaît. Athènes appelle au secours les bons docteurs du Fonds monétaire international. La Commission européenne valide le plan de rigueur de Papandréou et place la Grèce sous étroite surveillance. L'euro plonge, et la Grèce avec. Les plans de sauvetage européens se succèdent, les Grecs descendent dans la rue. Le grand argentier international est appelé à la rescousse. En Allemagne, la chancelière Angela Merkel durcit le ton. Les Allemands ne paieront pas plus d'impôts pour voler au secours des fainéants du sud de l'Europe. C'est la crise. « La crise, songe Evangelos. Et si c'était cela qui rendait les journées accablantes ? Le fait de devoir chercher sans cesse des mots pour dire ce qui ne va pas. » Quelque chose ne va pas, un malaise, dedans le ventre, Evangelos, la crise de la soixantaine ? « La crise, la crise partout. Non, c'est autre chose. Depuis un an ou deux, depuis le début de la crise... Non ! Depuis un an ou deux, depuis que l'essence a passé le cap des deux euros le litre, depuis que mon salaire a diminué d'un bon quart, depuis que des petits vieux fouillent les poubelles devant chez moi, depuis... »

Pourquoi faut-il qu'Agent Evangelos cherche en dehors ce malaise qui s'installe ? « Non, c'est moi qui ne vais pas bien. Et cela n'a rien à voir avec le chaos ambiant. Rien à voir avec la Merkel, avec la Troïka comme on dit pour le FMI, Bruxelles et la Banque mondiale, toutes les banques rachetées, vendues, les politiciens vendus avec, et avec le directeur qui exige que tous les agents paient les cafés de leur poche. »

Il ne saurait dire quand cela a commencé, mais Evangelos sent monter en lui une angoisse.

« Et cette peur sourde agit sur moi comme un bêtabloquant. »

Les ordres fusent : Une tête coupée, sur les bords de l'Evros, un crime sur la frontière Schengen – alerte ! Séance d'urgence, rapports, ordres ministériels, téléphones, contacts sur place, organiser les déplacements en Thrace, se rendre là-bas en avion, commencer par faire le point avec le haut commandement militaire, cartes de la zone, dossiers, quel est le nom de l'officier en charge de la région d'Evros ? Qui est au courant de la découverte de la tête ? Relations avec les médias en cas de fuite, demander à Ria qui travaille à la Direction des relations publiques de faire barrage, ne rien laisser filtrer.

Les Turcs sont-ils au courant ? Qui va gérer la communication avec Frontex, la putain d'agence basée à Varsovie !

Alerte ! Agent Evangelos doit y aller, pas le choix.

Et toujours cette angoisse, mais depuis quand ? Une lassitude qui lui coupe l'élan. Evangelos voit son paysage familial qui se transforme : la crasse sur les vitres de l'immeuble de l'agence, que plus personne ne vient nettoyer. Et cette rumeur persistante, des coupes drastiques dans les effectifs.

Evangelos pense que cette histoire de tête coupée ne présage rien de bon. On ne lui pardonnera pas le moindre faux pas. En attendant, il lui faut s'organiser. Demain, il a un avion à prendre et il doit dresser la liste des personnes à contacter sur place, en Thrace, à mille kilomètres d'Athènes. Pas envie.

chic de Psychiko, le grand hôpital Hygeia, le stade olympique, je file devant les mastodontes de verre et d'acier plantés dans les anciens vergers de Maroussi. À Kifissia, les rues sont vides, les décorations de Noël n'ont pas encore quitté les balcons.

À Ekali, sur les hauteurs de la plaine d'Attique, sur les seules pentes encore boisées du Pentélique, il y a du silence. On doit bien dormir dans ces forteresses familiales. L'odeur du feu de bois est moins âcre ici. Les feux de cheminée pimentent l'air de la montagne.

Je suis de l'autre côté de la rue, en face de sa maison. L'œil de la caméra ne peut pas me voir. Le portail est fermé, mais les lumières sont allumées. Derrière le mur qui longe la propriété, à travers les lauriers, je peux voir toute la demeure. Près de la fenêtre, il y a un sofa et une table basse. Le maître des lieux est attendu d'une minute à l'autre. Son avion a atterri il y a une heure. Il revient de Londres. Le chauffeur est allé le chercher à l'aéroport. Barbaros va arriver tout soudain. Il ne se méfiera pas et ce soir, renseignements pris, il est sans garde du corps.

Dans ma main, le pistolet est léger. C'est drôle, j'ai une impression de déjà vécu. C'est un peu ça aussi, cette écriture qui commence. Comme si tout ce qui m'était arrivé depuis le soir où j'ai appris pour la tête coupée, comme si tout cela était déjà écrit. Mais jusqu'ici quelqu'un a récité mon histoire à ma place. Désormais, c'est moi qui parle, c'est moi qui écris à la première personne.

Croit-il.

Croit-il, oui, parce que le téléphone portable d'Agent Evangelos sonne dans la poche de sa veste. C'est sa fille. Pourquoi faut-il qu'elle appelle maintenant ? Il répond. Elle est fâchée contre lui, il est attendu à la maison, il est très en retard, comme d'habitude, mais cette fois elle ne lui pardonnera pas, il a intérêt à venir tout de suite. Agent Evangelos monte sur sa moto. Il reprend la route d'Athènes.

FIN